

Le Québec, terre des libertés

Doug Wortham

Le Québec dans l'oeil de l'Autre

Number 158, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61545ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Wortham, D. (2010). Le Québec, terre des libertés. *Québec français*, (158), 37–38.

Le Québec, terre des libertés

PAR DOUG WORTHAM*

« **E**ux, ils te comprendront sans problème, mais toi, tu ne pourras pas les comprendre », m'assuraient mes amis qui avaient déjà visité la Belle Province. Mais mon ami Bob, professeur d'anglais originaire du Massachusetts, ne se comptait pas parmi eux.

Bob m'encourageait depuis quelques années à faire avec lui un voyage au Québec. Je résistais. J'étais enseignant de français depuis quinze ans, j'avais visité la France une trentaine de fois, j'y avais amené mes étudiants une dizaine de fois, j'y avais passé plus de trois ans au total, y compris de longs stages. Ma foi, je réservais à la France un respect et un amour profonds. Surtout, j'adorais la langue et la littérature françaises. Quand venait le moment d'organiser les vacances d'été, je ne pensais qu'à la France. Et tout cela à un tel point que pendant ces quinze années l'idée d'aller me balader au Québec ne m'était jamais venue à l'esprit.

Une première visite

En 1993, j'envisageais mon premier voyage au Québec. Ces avertissements sur la langue étaient peu encourageants pour un petit plouc de prof de français américain faisant carrière à Salt Lake City. J'ai acheté un bouquin appelé *Dictionary of Canadian French*. Intéressant mais pas trop prometteur comme préparatif.

Est venu ce premier voyage, cette première rencontre avec le Québec qui a eu lieu à Québec, avec le quartier Saint-Jean-Baptiste, sa rue Saint-Jean, ses bars tels que Le Sacrilège, Le Drague et L'Amour Sorcier, tous des endroits qui affichaient une ouverture impossible à imaginer dans mon coin de pays. Dès les premières heures de cette première rencontre, j'ai été assailli par un charme auquel je ne m'attendais pas. Le charme semblait couler de partout, et non seulement des effets des excellentes bières québécoises consommées dans ces merveilleux établissements accueillants (je n'oublierai jamais ma première St-Ambroise noire en fût, oh ça

non !). Les Québécois et ce magnifique quartier Saint-Jean-Baptiste avaient des qualités que je reconnaissais vaguement, des qualités qui me traînaient quelque part dans mon passé, des qualités que j'avais du mal sur le coup à préciser. Une chose était sûre et certaine : ces Québécois, ce n'étaient pas des Français. Ce n'étaient pas non plus des Étatsuniens ni des Canadiens anglos...

Un autre monde !

En plus, mes amis avaient eu raison, ces Québécois me comprenaient parfaitement, mais effectivement j'avais du mal à les comprendre clairement. Je me permets quelques anecdotes de mon premier voyage. J'entre dans un magasin rue Saint-Jean, en face du restaurant végétarien Le Commensal. C'était un magasin de préservatifs, de lubrifiants, et quoi d'autre encore. La vendeuse me dit quelques mots rapidement... bonjour... questions... enfin je n'ai pas trop bien compris. Face à mon air empêtré, la vendeuse a prononcé une suite de paroles les unes plus indéchiffrables que les autres. J'étais frustré. Elle ne me parlait sûrement pas des fluctuations de la Bourse ! Il ne pouvait s'agir que des produits étalés abondamment sur chaque centimètre carré des quatre murs. Ne sachant pas trop quoi dire, je lui ai dit que je n'avais jamais mis le pied dans un tel magasin. Normalement je mens mal, mais elle a dû me croire, car elle m'a présenté un beau sourire. « Alors là, là, mon cher monsieur, pas de problème ». Frustrante, leur façon de parler, mais ma foi, ils étaient sympas, ces Québécois !

Même journée ou celle d'après, je ne sais plus, j'entre dans un bar dont sortait une musique disco démodée. Il fallait donc que ce soit un bar gai. Mes instincts ne m'ont pas trompé. Un endroit *cool* appelé Le Drague, où de tous côtés se préparait un spectacle. Je saisis un tabouret au bar, m'assois et demande une pression. « Un verre ou une pinte ? » « Juste une pression », réponds-je. Encore un bien beau sourire, et puis dans un accent plus continental, « une petite (*le serveur soulève un verre*)



« En 1993, j'envisageais mon premier voyage au Québec. Ces avertissements sur la langue étaient peu encourageants pour un petit plouc de prof de français américain faisant carrière à Salt Lake City. J'ai acheté un bouquin appelé *Dictionary of Canadian French*. »



BAR LE SACRILÈGE, RUE SAINT-JEAN, QUÉBEC



SCULPTURE, CIMETIÈRE ST. MATTHEW, QUÉBEC

« Je suis tombé amoureux, fou amoureux de cette Belle Province, des Québécois, de leur façon de parler, de leur façon de vivre chaque jour. Leur français s'était dénoué, s'était ouvert à grand bras, s'était laissé prendre comme un amant qui tombe amoureux de vous en retour. »

ou une grande (*il soulève une pinte*) ? » Après quelques pintes, le spectacle débute. Des *drag queens* qui parlent constamment au micro, rient entre elles et trottent d'un bout à l'autre de la piste élevée. Au début, je ne comprenais pratiquement rien, mais je m'amusais bien et vers la fin du show, une magnifique grosse « femme » tout en orangé, robe de soirée exubérante, passa devant moi, jeta un regard fort dramatique dans une glace avoisinant la piste et proclama : « Mon Dieu, c'est vrai, j'ai l'air d'une grosse citrouille ». Éclats de rires partout et elle disparut avec un *flip* indigné de ses cheveux perruqués. Enfin une percée : j'ai compris et j'ai ri avec tout le monde. Ils savent ne pas se prendre au sérieux, ces Québécois.

Mais ces simples expériences n'expliquaient pas cette mystérieuse qualité québécoise qui m'attirait tant. Quelque chose mettait les Québécois à part. Comme si tous ensemble ils planaient sur un niveau spatio-temporel différent de nous autres, Occidentaux du vieux et du Nouveau Monde.

Quelques jours avant la fin de ce premier voyage à Québec, j'en étais à ces réflexions assis au bar du resto Le Hobbit quand un homme accoudé à côté de moi m'a grommelé quelque chose que je n'ai pas du tout compris. Il m'aurait parlé grec que je n'aurais pas moins compris. Je l'ai regardé attentivement, poliment : « Pardon ? ». Comme si mon français était grossièrement insuffisant (l'était-il ?), il m'a dit « *Could you pass me the ashtray ?* » avec un je-ne-sais-quoi de narquois. Alors là, quelque chose a craqué en moi. Je le lui ai filé, son cendrier, sans mot dire. Comment était-il possible qu'un homme me pose une si simple question composée d'un vocabulaire minime et que je ne le comprenne pas ? Je me suis résolu à revenir me plonger dans cette manifestation de la langue française, à en débeller les sens et les sons.

Le plaisir croît avec l'usage...

Je suis revenu l'été suivant, et celui d'après, et celui d'après. Je suis tombé amoureux, fou amoureux de cette Belle Province, des Québécois, de leur façon de parler, de leur façon de vivre chaque jour. Leur français s'était dénoué, s'était ouvert à grands bras, s'était laissé prendre comme un amant qui tombe amoureux de vous en retour. Certains des plus beaux moments de ma vie sont ceux que j'ai passés au Québec avec des amis québécois ou seul, errant dans ses villes et villages, entrant dans un bar et causant bêtement sans but, sans heurt. Quoique je ne puisse me permettre plus qu'un voyage ou deux au Québec par an, le Québec est omniprésent, au bout des doigts sur mon clavier.

En Europe, où j'ai appris le français, j'étais toujours l'autre venu d'ailleurs. Au Québec, tout en étant Étatsunien, je me sens chez moi, comme un fils adopté complètement insoucieux de cette réalité.

Je sais maintenant enfin ce qu'il y a chez les Québécois qui m'emballe tant. Je l'ai découvert en me promenant dans le quartier Haight-Ashbury, cette Mecque des années soixante enfouie au cœur de San Francisco. Jamais je ne m'y promène sans sentir pénétrer au fond de mon âme un sens de liberté, une allégresse rassurante et accueillante ; c'est dans l'air, c'est un *geist* qui vous emporte, c'est magique. Quand je me retrouve au milieu des tamtams, un dimanche après-midi, sur le mont Royal, au Festival de jazz à Montréal en plein été, ou sur les plaines d'Abraham pendant le Festival d'été à Québec, ou encore dans la rue Saint-Jean, dans le quartier Saint-Jean-Baptiste, je retrouve ce même esprit de liberté gagnée et méritée, cet esprit d'appartenance à une communauté, voire à une société qui vit pleinement sa liberté sans nullement se gêner, sans regarder autrui. □

* Professeur de français à Rowland Hall School, Salt Lake City (Utah).